

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

sur la vie et les travaux
de

Jean CLUZEL

(1923 - 2020)

par

Mgr Luc RAVEL

Membre de l'Académie

lue lors de la séance solennelle du
lundi 2 octobre 2023



PARIS
PALAIS DE L'INSTITUT
MMXXIII

ALLOCUTION

de

Jean-Claude TRICHET

Président de l'Académie des sciences morales et politiques

*Votre Excellence, Monseigneur Migliore,
Mesdames et Messieurs les Députés,
Mesdames et Messieurs le Sénateurs,
Monsieur le Grand Chancelier de la légion d'honneur,
Mesdames et Messieurs les Ministres,
Madame et Messieurs les Préfets,
Mesdames et Messieurs les Elus,
Messieurs les Généraux et Amiraux,
Messieurs les Gouverneurs,
Mesdames et Messieurs les Présidents et Directeurs,
Mesdames et Messieurs les Conseillers,
Monsieur le Chancelier, Monsieur le Chancelier honoraire,
Chers consœurs et confrères,
Mesdames et Messieurs en vos titres, grades et qualités,
Mesdames et Messieurs,
Chers amis,*

Vous avez été élu, Monseigneur, au fauteuil n°3 de la section Morale et Sociologie. Vos prédécesseurs sont tous remarquables. J'aimerais appeler notre attention sur certains d'entre eux qui me semblent avoir avec vous certaines affinités ou qui vous ont précédé dans certaines des dimensions qui vous

appartiennent particulièrement : l'Église et le christianisme, le diocèse aux Armées françaises et l'École Polytechnique.

Le christianisme : Ernest Bersot, élu au fauteuil n°3 en 1866, a été Directeur de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Au sein de son œuvre considérable, je distinguerais particulièrement *la Doctrine de Saint Augustin sur la Liberté et la Providence*.

Edmont de Préssensé, un autre prédécesseur à ce fauteuil élu en 1890, est théologien et pasteur protestant. Bien qu'il se décrive lui-même comme le « bourgeois socialiste qu'il fut toujours », il s'inscrit dans la ligne « évangélique » face aux tenants du « protestantisme libéral ». C'est un auteur prolifique. Son *Jésus Christ, Son temps, Sa vie, Son œuvre* connaîtra un grand succès et établit un dialogue très ferme avec *La vie de Jésus* d'Ernest Renan.

Dans cette filiation chrétienne, je note aussi Robert Garric, élu en 1966, qui représente le catholicisme social. Il a fondé les Équipes Sociales en 1920. Jean Guilton le décrivait comme un « chevalier errant du secours national, de l'espérance sociale ». Il fut aussi le professeur de philosophie de Simone de Beauvoir qui écrit « l'autorité de sa voix me subjuge » dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

Un libéral qui a travaillé sur Saint Augustin et n'a pas été sans avoir maintes querelles avec le clergé, un protestant évangélique ferme sur ses positions, dirigeant la Revue Chrétienne, un catholique social fervent enfin.

Voilà, Monseigneur, un premier bouquet de confrères ayant occupé votre fauteuil.

Mais je n'ai pas oublié l'Armée. Le premier Académicien ayant occupé le fauteuil n°3 est élu en 1832. Jean-Girard Lacuée de Cessal, Général de division, Ministre Directeur de l'Administration de la guerre de Napoléon et Gouverneur,

pendant 10 ans de 1804 à 1814 de l'École Polytechnique qui vous est chère. C'était un homme fort lucide : il a conseillé à Napoléon de ne pas faire la guerre à la Russie ! Et il a démissionné car il n'avait pas été suivi par l'Empereur.

Pour l'armée (ou plutôt la Guerre), il me faut aussi mentionner votre prédécesseur Alexandre Ribot, élu en 1903, qui fut Président du Conseil pendant 5 mois en 1917. Il avait annoncé officiellement en 1895 l'alliance entre la France et la Russie.

Je ne serai pas complet sur cette dimension militaire si j'omettais Jacques Bardoux, élu en 1925, qui fut chef de Cabinet du Maréchal Foch en 1918 et chargé de cours de politique générale à l'École de Guerre en janvier 1920. Il est le grand-père du Président Valéry Giscard d'Estaing.

Enfin, j'observe que vos prédécesseurs à ce fauteuil obéissaient strictement à leur conscience lorsqu'elle leur intimait de prendre des positions fermes courageuses. Au-delà de la démission du général Lacuée de Cessal déjà évoquée, je dois mentionner Émile Baussire, élu en 1880, qui avait critiqué les excès de la Commune dans un article de la *Revue des Deux Mondes*. Cela lui vaut une incarcération pendant quelques jours à la prison Mazas. Gustave de Beaumont, élu en 1841, s'oppose au coup d'État de Louis Napoléon. Il est arrêté et fait de la prison avec son ami Tocqueville. Ernest Bersot s'oppose également à Louis Napoléon, refuse de faire le serment des fonctionnaires et perd son emploi.





DISCOURS D'ACCUEIL de Mgr Luc RAVEL

par

François d'ORCIVAL

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Le président ayant cité toutes les personnalités présentes sous cette coupole, on me permettra de ne reprendre que nos plus proches :

Monsieur le Président, monsieur le Chancelier,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mes chères consœurs, mes chers confrères,

Mesdames, messieurs,

Monseigneur, cher Luc Ravel,

Vous m'avez fait l'extrême amitié de souhaiter que je puisse, sous la coupole solennelle de l'Institut de France et devant nos amis, prononcer les mots de votre accueil parmi nous, avant que vous-même ne rendiez hommage à votre prédécesseur...

J'en mesure d'autant plus l'honneur que c'est la première fois qu'il m'est donné de recevoir un confrère. Qui plus est un confrère éminent, dont la particularité est de ne pas porter notre tenue, mais sa soutane d'archevêque, noire et filetée, serrée par une ceinture violette.

C'est là une exception certes, mais il en est ainsi depuis l'origine de nos académies. Un évêque émérite, Mgr Dagens, siège parmi nos confrères de l'Académie française, le Père Jean-Robert Armogathe aux Inscriptions et Belles Lettres, et nous avons accueilli parmi nous dans un passé récent le cardinal

Ratzinger, qui allait devenir le pape Benoist XVI, ainsi que deux de ses amis, les cardinaux de Lubac et Etchegaray, qui n'ont pas non plus revêtu notre « habit vert », mais leur soutane...

J'ajoute que nos confrères évêques ou cardinaux ne portent pas d'épée, ce qui paraîtra normal, mais une croix pectorale. Pourtant, exception de plus pour notre confrère du jour, celui-ci a tout de même lui aussi porté une épée, mais c'était son épée de polytechnicien quand il est sorti de l'École, épée qu'il n'a jamais oubliée, même si, naturellement, il ne la porte plus.

Permettez-moi d'ouvrir mon propos par le rappel d'un souvenir. Il n'est certes pas très ancien, puisqu'il a douze ans. Mais il éclairera ce qui va suivre.

Nous sommes en avril 2011, dans la semaine de Pâques. Nous sommes un groupe d'hommes et de femmes, rassemblés dans le désert – le désert du Néguev, au sud d'Israël, guidés par vous, monseigneur, qui êtes alors jeune évêque aux armées. C'est ainsi que nous allons apprendre à vous connaître.

Nous sommes un groupe d'anciens auditeurs de différentes sessions de l'Institut des hautes études de défense nationale, conduits par le gouverneur militaire de Paris, le général Bruno Dary, qui, jeune officier légionnaire, avait été parachuté à Kolwezi. Nous formons la cohorte d'un pèlerinage en Terre sainte, baptisé TS1, pour Terre sainte numéro 1, car il y en aura bien d'autres...

Nous avons commencé par marcher deux jours dans le désert, parce que, monseigneur, vous avez voulu que notre présence en Terre sainte débute par l'évocation de nos racines les plus profondes, marquant ainsi notre filiation avec le peuple de la Bible, de l'Ancien et du Nouveau testaments réunis, dans les pas qui furent ceux d'Abraham et de Moïse...

Et pas seulement, nous y retrouvons aussi les pas de David Ben Gourion, le premier des premiers ministres de l'Etat d'Israël. Il est enterré au milieu du désert, sur une terre qu'il a baptisée « Les champs du matin », dans une maison

devenue un musée, à 50 kilomètres de l'université de Beer-Sheva.

« C'est en maîtrisant la nature que l'homme apprend à se contrôler », disait-il...

Notre histoire avait donc commencé par la Bible dans le désert avant de nous retrouver à Bethléem, Jérusalem, Nazareth, puis de nous arrêter sur les rives de la Mer Morte et du Jourdain.

Pourquoi ai-je ouvert ce portrait par ce souvenir ? Parce que c'est au retour de votre premier pèlerinage en Terre sainte que vous êtes entré le 3 septembre 1981, il y a tout juste 42 ans à un mois près, dans la communauté de Saint-Pierre de Champagne que vous ne quitterez plus, et que vous avez ainsi accompli le pas décisif qui va bouleverser votre vie entière...

Sous votre conduite, notre pèlerinage s'inscrivait dans la ligne qui serait la vôtre. Une ligne que nous allons ensemble découvrir.

Vous avez 20 ans quand vous entrez, en 1977, à l'École polytechnique. Votre grand père avait été général dans l'infanterie de marine, votre père, Roger Ravel, l'est aussi en étant issu de la promotion Marne et Verdun de juillet 1939, celle des Trois de Saint-Cyr, combattant brillant sur le sol français, comme en Indochine et en Afrique. Vos origines sont celles de la « grande France », où se mêlent l'outre-mer paternel, la Martinique, la Réunion, et le Var méditerranéen de madame votre mère, elle-même fille d'officier de marine...

Vous êtes le troisième d'une fratrie de sept enfants. Vous entrez à l'X en voulant être ingénieur. Le service militaire sera pour vous un moment fort de refondation physique et spirituelle.

Élève officier à Coëtquidan, vous choisissez l'infanterie comme arme et vous intégrez le 1er régiment de chasseurs parachutistes, la plus ancienne et la plus décorée de nos unités parachutistes (ce 1er RCP a fêté ses 80 ans au mois de juin dernier, et c'est une de ses sections qui rendait les derniers honneurs au

général Georgelin, l'ancien chef d'état-major des armées devenu reconstruteur de Notre-Dame de Paris, le 31 août dernier, à Aspet en Haute-Garonne).

Chef de section pendant huit mois en 1978 à la tête d'une unité de combat de trente jeunes hommes, vous allez découvrir, direz-vous, « une formidable densité humaine » et « les bases de ce que signifie la responsabilité ». Vous n'oublierez pas que vous avez sauté en parachute au mois de février 1978, pour la première fois, car ce ne sera pas la dernière, à la base école des troupes aéroportées de Pau...

Ne croyez pas, en découvrant la carrière ecclésiastique de Luc Ravel que le souvenir de cette période militaire s'effacera doucement...Au contraire ! Il entretiendra avec soin ses amitiés de l'École polytechnique, dont plusieurs témoins sont parmi nous ses invités, et on le verra souvent porter la tenue camouflée des paras quand il sera évêque aux armées...

En attendant, monseigneur, la communauté chrétienne que vous avez découverte à l'X vous apprend le don de soi et le sens de la prière, à travers l'action sacerdotale et l'organisation des pèlerinages de Chartres. C'est ainsi que vous renoncez à votre épée, à la carrière d'ingénieur à laquelle vous aviez songé, et que vous poussez la porte, au début du mois de septembre 1981, de la communauté de Saint Pierre de Champagne, en Ardèche...

Vous y faites la découverte de frères et de professeurs qui vont accompagner votre préparation à la prêtrise durant sept années, et vous y ressentez la profondeur humaine des mots, des images, des sentiments.

Cette abbaye avait été fondée à l'automne 1968 ; elle comptait une cinquantaine de novices instruits dans la règle de saint Augustin, vivant une vie communautaire toute simple, selon une règle que résume une phrase de lui – « Libre sous la grâce, et non plus esclave sous la loi ».

Vos études de philosophie et de théologie vous conduisent de l'abbaye de Saint-Pierre de Champagne à l'université de Poitiers et vous prononcez votre «

profession solennelle » le 7 décembre 1985 chez les Chanoines Réguliers de Saint-Victor, avant d'être ordonné prêtre trois ans plus tard, en 1988.

Vous venez d'avoir 31 ans.

Prêtre, vous quittez votre abbaye et partez pour le Jura suisse où vous attend votre première mission : fonder un prieuré, avec deux autres jeunes prêtres, aider un groupe de chanoines réguliers à redresser une situation qui se dégradait, devenir prieur à Porrentruy, son château et son hôtel-Dieu, redonner de l'élan au collège catholique Saint-Charles où l'on prend en charge près de 450 élèves.

Trois années de découverte, d'apprentissage, et de formation. Et surtout trois ans de bonheur, quand on apprend à parler sans notes devant un public d'adolescents plutôt rebelles. Cette expérience prend fin lorsque le père abbé rappelle ses missionnaires, dont vous êtes, à l'abbaye. Vous allez reprendre vos études, et notamment la philo à l'université catholique de Lyon.

Mais ces études de philosophie, vous les interrompez bientôt, car une nouvelle mission vous attend, et cette fois en Afrique. Le missionnaire de Suisse devient missionnaire en Tanzanie, dans la région des grands lacs ! Une vraie mission : jusqu'alors, il n'y avait que de la brousse, tout était à créer. Mais naturellement, un polytechnicien est par nature quelqu'un qui sait tout faire ; vous dressez donc les plans d'un monastère...

Une fois la tâche achevée, vous retrouvez votre abbaye, car votre père abbé a préparé pour vous une nouvelle mission : vous allez devenir curé d'une paroisse dont dépendent bien des églises esseulées ; cette paroisse s'appelle Montbron ; elle se trouve à quelques dizaines de kilomètres d'Angoulême. Montbron, qui respire la vieille aristocratie d'Ancien régime, quand elle comptait encore 3 000 habitants au XIX^e siècle, avant d'en perdre le tiers un siècle plus tard...

Vous y passez cinq ans et y gagnez une solide expérience. Car tout était à recréer, à ranimer, à transformer... D'un rassemblement de pratiquants

sympathiques, vous faites une vraie communauté, qui va donner d'elle une forte impression de quasi congrégation.

Mais pendant ce temps, comme notre missionnaire a abandonné, cinq ou six ans plus tôt, ses études de philosophie, vous allez devoir réorganiser votre agenda et reprendre, à l'université de Poitiers, les cours là où ils avaient été interrompus. La vie est bien faite : cette fois, vous allez vraiment achever quinze années d'études, de formation, et d'intense prêtrise.

Au début de l'été 1996, le Père abbé de Saint-Pierre de Champagne vous rappelle, cher Luc Ravel, à l'abbaye où tout avait commencé, pour vous proposer de prendre en charge le noviciat et la direction des études, autrement dit la formation des jeunes... Le Père abbé vous délègue des frères de tous âges, de 18 à 50 ans, et de toutes origines, d'Europe, d'Afrique, d'Asie, pour leur permettre d'apprendre le sens de leur vocation, et de le faire en langue française. En vous fondant sur ce dont le maître des novices que vous êtes fera l'un des fondements de sa réflexion spirituelle : le discernement.

Ce sera la clé de tout. Formation et temps long.

Mais ce temps long doit être construit. Vous créez donc ce qui va s'appeler Notre Dame de l'Ecoute, qui dit si bien son nom, pour les célibataires qui en ont tant besoin et viennent vers vous. Parce que ce célibat, ils ne l'ont pas choisi ; et parce que leur statut conjugal est tout sauf stable...

« Dieu m'a oublié », « pourquoi suis-je seul ? » se demandent-ils. C'est auprès de vous qu'ils viennent reprendre vie et espérance lors de week-end de rencontres, d'écoute et de prière.

Mais pour le pasteur que vous êtes, il s'agit d'offrir des réponses, de construire une force de propositions. Quelle pastorale improviser pour eux ? Comment répondre à l'atomisation de la société à laquelle on assiste, comment accompagner chacun pour qu'il retrouve sa vocation d'homme ou de femme dans la plénitude de son humanité ?

La réflexion et le travail en commun font du bien, mais il convient de s'adresser à plusieurs dizaines voire plusieurs centaines de personnes, tout en leur suggérant un sommet à atteindre : en visant par exemple le pèlerinage que l'on va bâtir ensemble pour se rendre à Rome. Afin que les questions se transforment en autant de résolutions... Et en faisant ainsi émerger une volonté commune là où il n'y avait presque plus rien.

C'est la mission à laquelle s'attelait notre bon Samaritain. Jusqu'au jour où, au mois de septembre 2009, le pape Benoît XVI charge le nonce apostolique à Paris de l'inviter à lui rendre visite. Cela s'appelle une phase de détection. Suivie par une autre, la phase d'information.

On imagine l'impression qu'une telle convocation peut avoir sur le prêtre invité. Vous allez bientôt entendre cette phrase, venue en direct du Vatican : « Le pape vous nomme évêque aux armées françaises, l'ordinaire militaire pour la France »

...

On ne vous demande ni réflexion ni acceptation ; vous êtes choisi. Cela signifie la double dépendance qui est la vôtre, votre double loyauté, à l'égard du Vatican et de l'Etat français. Mais cela signifie aussi que vous devez au préalable être consacré évêque de la Sainte Eglise romaine pour pouvoir ensuite prendre les fonctions d'évêque aux armées. Nommé le 7 octobre 2009, vous recevez votre consécration épiscopale le 29 novembre suivant, à Notre-Dame de Paris, des mains du cardinal André Vingt-Trois.

Vous voici donc aumônier militaire en chef du culte catholique, président, à ce titre, le pèlerinage militaire international de Lourdes, ce grand rassemblement de 15 à 20 000 militaires venus de 40 pays.

Le polytechnicien de 1977, le lieutenant parachutiste de 1978, le prêtre missionnaire de 1988 devient ainsi évêque en 2009, plus précisément évêque aux armées. Et pour manifester l'affection que vous portez aux soldats, vos anciens et nouveaux compagnons, la première mission que vous vous donnez, en cette fin

d'année 2009, est d'aller célébrer les fêtes de Noël chez eux, parmi eux, sur le théâtre le plus éloigné de la mère patrie, en Afghanistan. Une terre où nous n'étions jamais allés. L'année précédente, nous y avons perdu dix jeunes paras dans une terrible embuscade.

La plongée dans le théâtre afghan sera suivie par des missions d'écoute auprès de toutes les armes, de la gendarmerie à la marine, des troupes d'infanterie à l'armée de l'air : si les aumôniers sont partout, l'évêque aussi est partout.

Vous vous rendez sur la base des fusées de Kourou, vous remontez le Maroni en Guyane, visitez deux fois nos implantations à Djibouti, admirez l'entraînement de nos pilotes sur le porte-avions Charles-de-Gaulle, célébrez la messe de la nuit dans l'océan Indien, faites deux voyages au Mali dont vous conserverez le souvenir d'un jeune lieutenant blessé, et vous vivrez la complexité de toutes nos opérations en Centrafrique...

Chez nous, vous assistez à la Saint-Michel des paras, à la Sainte-Geneviève des gendarmes, à la Saint-Georges des cavaliers, sans oublier ni la Sidi Brahim ni la fête de Bazeilles.

Mais en arrivant dans votre ministère d'évêque aux armées, vous avez le sentiment d'être une sorte de SDF. Vous voilà donc convaincu que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas vivre seul, sans vos frères. Il vous faut donc un lieu symbolique et, si possible, à Paris.

Car le ministère des Armées, les états-majors, la cathédrale des soldats, Saint-Louis des Invalides, sont à Paris. Et l'aumônerie militaire ? Cela signifie une maison diocésaine ouverte à tous les aumôniers de toutes les armes, afin qu'ils puissent se retrouver, travailler et prier ensemble...

Et vous voilà à la recherche d'un lieu que vous allez trouver grâce aux Sœurs du Bon Secours au cœur du quartier de Notre-Dame des Champs, à Paris. Vous redevenez architecte pour accueillir et héberger vos aumôniers. Un immense chantier va s'ouvrir, grâce à une vaste campagne de recrutement de fonds, ce qui

aboutit à la création de la maison de l'aumônerie militaire catholique, la maison Saint-Louis, en 2015.

Deux années plus tard, votre carrière épiscopale gagne un cran de plus, vous êtes nommé archevêque de Strasbourg, en février 2017. Votre devise tient en deux mots : Est, Est : que ton oui, soit oui. Comme évêque aux armées, vous aviez deux supérieurs : le Vatican et le gouvernement français ; comme archevêque de Strasbourg, vous avez à nouveau deux autorités, les mêmes : le Vatican et le gouvernement français.

L'un a-t-il conduit à l'autre ? Sans nul doute.

Strasbourg est un diocèse subsistant du concordat. L'histoire de la France se superpose ici à celle de l'Eglise du département. Celui-ci conserve une catholicité encore forte, avec plus de 600 prêtres et 1100 religieux.

Mais une transformation s'est opérée. Nous sommes aux derniers feux d'une chrétienté qui fut vigoureuse. En quinze ans, les chiffres des séminaires de Strasbourg traduisent une réalité que l'on ne peut plus dissimuler : ils ont formé de 40 à 50 prêtres par an ; ils n'en forment plus que 12 à 15. Ce recrutement épouse une vérité, là comme ailleurs : la chute de la pratique religieuse.

Ce quinquennat de Strasbourg, monseigneur, va représenter une double épreuve, pour vous-même, pour votre mission. Mais comme toujours, vous travaillez avec obstination à entretenir, à maintenir éveillé, votre diocèse quand survient, à la fin du mois février 2020, le rassemblement du foyer évangélique de Mulhouse. Lequel va se révéler l'un des tout premiers foyers où se développe à grande vitesse l'épidémie de Covid.

Une épidémie qui provoque un formidable traumatisme. Couvre-feu, fermeture des églises. On va les rouvrir aux fidèles, mais en petit nombre ; cela dure de longs mois. Redoutable épreuve, immense fatigue, difficile gestion de crise - alors que la mission de l'Eglise est, par sa définition même, un

rassemblement de fidèles au pluriel.

Cette crise inédite n'est pas la seule à avoir attaqué l'Eglise catholique, et pas seulement elle, une autre crise frappe, celle des abus sexuels. Vous allez écrire, monseigneur, que « l'inaction, habillée du sentiment du trop tard, serait ce qu'il y a de pire. Mieux vaut se lever tard que jamais. Mieux vaut remercier tard que jamais. Mieux vaut se réformer tard que jamais... »

Et vous insistez : ces affaires, dites-vous, « nous interdisent de continuer dans le futur sans changer en profondeur, sans se laisser saisir à neuf par le Christ ».

Ces affaires nourrissent votre réflexion autant que votre action, elles alimentent votre besoin de surmonter les épreuves, elles mettent à jour les attaques dont vous allez être la victime, la solitude dans laquelle certains croient bien à tort vous enfermer... Il y a quelque chose qui ressemble au siège de Strasbourg, au propre comme au figuré. Mais ceux qui attaquent ne mesurent pas la résistance et la pensée dont vous vous êtes longuement enrichi. Et c'est ainsi que vous allez être conduit vers une assemblée telle que la nôtre.

Armé comme vous l'êtes, vous avez estimé que notre académie pouvait non seulement parfaire votre parcours intellectuel mais vous accompagner sur la voie de tous les redressements, prolongeant ainsi la si fervente messe d'adieu que vous avez célébrée, au mois de juillet dernier, dans votre cathédrale de Strasbourg...

Mais nous, nous n'avons pas oublié que vous nous aviez conduits sur les pas d'Abraham et de Moïse dans le désert. Ce n'était pas un hasard. C'était même un besoin, le cœur de votre méditation. La suite nous a permis de le comprendre.

« Si tu veux savoir ce que nous croyons, viens voir ce que nous prions et ce que nous chantons. »

Ce mot de Saint Augustin résume l'essentiel. Vous n'avez pas cessé de penser que l'Ancien Testament ne devait pas être séparé du Nouveau Testament. Dans le judéo-christianisme, dites-vous, l'histoire a une direction. Elle n'est pas cyclique, elle ne se répète pas, à la différence des mythes païens ou de la mythologie grecque... Qu'on l'appelle l'histoire sainte, les Ecritures, la Bible, ou l'Ancien Testament, cette histoire qui va d'Abraham à Jésus n'est pas distincte de l'histoire des hommes. Certes, ce récit n'est pas le nôtre en ce XXI^e siècle, mais il porte en lui une telle intensité symbolique que chacun peut s'y reconnaître.

Ce petit peuple, cette famille, ces rois et ces patriarches, tout semble avoir été fait pour que les empires voisins qui tentent de les assimiler disparaissent comme tant d'autres empires et tant d'autres peuples.

Or le secret de la Bible, c'est que non seulement cette histoire a été conservée avec une impressionnante fidélité, mais que des peuples nouveaux se sont reconnus en elle, et pas seulement dans le Christ.

Et comment se reconnaissent-ils ?

Nous savons que les premiers chrétiens sont des juifs, que la circoncision nous vient d'Abraham comme signe d'alliance. Or si je suis moi aussi fils d'Abraham, dois-je à mon tour être circoncis ? Non, dit Saint Paul : cette histoire est la vôtre, mais votre culture est différente, même si je reconnais que mes racines plongent dans la même histoire.

Or ce petit peuple, on le suit de l'empire babylonien jusqu'à Rome. Et lorsque les premiers chrétiens arrivent, les Romains ont derrière eux déjà huit siècles d'une grande histoire ; ils auraient pu dire aux chrétiens : ce que vous nous dites ne nous concerne pas. Ce n'est pas ce qu'ils font. Le lien antique vient s'insérer dans la liturgie catholique.

Doit-on dire qu'il y a là une rupture ou une bifurcation ? Cet événement va marquer l'histoire de chaque homme et de chaque peuple. Certes, Jésus n'arrive pas en chef politique, il n'a aucun titre de noblesse. Et pourtant, cette

bifurcation entre israélites et chrétiens a été de nature à donner de la profondeur à nos propres siècles. Ce n'est pas le grand rabbin de France, Haïm Korsia, qui est parmi nous, qui nous contredira !

Vous vous interrogez : les civilisations seraient-elles mortelles ? Les nations le sont, dites-vous. L'Égypte ancienne, les Assyriens, la Rome antique, les Mayas, etc. Avec le judéo-christianisme, il y a des commencements et une fin, le récit imagé d'Adam et Eve au début, pour finir par le livre de l'Apocalypse, selon lequel le temps va s'achever.

Rome pourra-t-elle transformer tout cela ? On imagine ce que peut être le choc subi par des Romains désabusés quand leur civilisation disparaît sous le coup des forces barbares. L'empire chrétien pourrait connaître le même sort, puisque les civilisations sont mortelles. Mais ici, ces histoires trouvent leur sens dans la Bible et le dessein divin depuis la création.

Pour comprendre, dites-vous monseigneur, il faut remonter à Moïse. Au départ, celui-ci proclame ses dix commandements, gravés dans la pierre. Ce code fondamental est donc écrit. Mais de sa montagne, il entend son peuple entonner des chants de fête – ce qui signifie que celui-ci est retourné vers le veau d'or...

De désespoir, Moïse casse ses tables : un peuple idolâtre ne peut rien, ne vaut rien. Dieu veut donc le changer. Mais non, dit Moïse à Dieu : ce peuple est le tien ! Alors il s'isole pour réfléchir, avant de remonter sur sa montagne. Désormais, ce ne sera plus le doigt de Dieu qui écrira la loi, il faudra une intercession, c'est ce qui va laisser sa place à l'interprétation...

Même au sein de l'Église catholique, il y a différentes églises, romaine, orientale, latine, et chacune avec sa propre liturgie. On verra que l'histoire des hommes est aussi porteuse de nos histoires personnelles. Elle marque les âges de la vie : naissance, petite enfance, jeunesse, âge mur, vieillesse.

Tous les grands personnages de la Bible en sont les témoins. Ainsi le jeune David est le portrait-robot d'un adolescent de 15 ans. Avec les prophètes, nous

avons une conscience de plus en plus mûre. Et le Christ est le symbole même de l'homme mûr.

Tout cela forme le récit d'une vie, de l'affrontement avec la mort, la lecture de sa propre existence.

Quand nous commémorons, que faisons-nous ? Reconnaissons-nous les événements qui nous ont construits ? Ici, le temps est essentiel. Au contraire, notre époque ne le voit pas comme une richesse, elle cherche à lutter contre le temps, à le réduire, à le tuer, pour rester jeune.

Admettons plutôt que le temps soutienne la création divine. Non seulement, dites-vous, le créateur n'a pas tout dit à Abraham, Moïse ou Noé, mais il a fallu des siècles pour voir apparaître Jésus... Et pourquoi ? Parce que le bouton de rose laisse deviner la rose, sans que l'on sache ce qui va éclore. L'homme qui n'accepte pas le temps ne peut pas être transformé.

Qu'est-ce qu'une histoire en définitive ?

Un passé, dites-vous monseigneur : la mémoire personnelle qui se fond dans la mémoire collective, de sorte que les hommes sont liés par une communauté de destin.

Mon histoire, dites-vous encore, est l'histoire de France. Mais son élan, celui de notre civilisation, trouve dans l'histoire sainte la source de sa vitalité.

C'est donc bien à travers cette histoire-là qu'Abraham devient notre père, celui qui donne la vie.

Monseigneur, cher Luc Ravel,

Vous occupez désormais le troisième fauteuil de la section qui s'intitulait Morale à nos origines en 1832, qui va devenir Morale et Sociologie à la suite d'une décision arrêtée par notre académie le 17 février 1958, l'année de naissance de la V^e République.

Douze de nos membres vous ont précédé à ce troisième fauteuil. Le

douzième était notre ami Jean Cluzel, à qui vous allez maintenant rendre hommage.

Ce même fauteuil fut occupé par Jacques Bardoux, l'homme politique et grand père de Valéry Giscard d'Estaing, par Roger Langeron, qui fut le préfet de police de Paris en juin 1940, mais aussi par Jean Fourastié, le père des « Trente glorieuses » ... pour ne pas citer tous les autres, qui l'ont déjà été par notre président.

C'est vous dire si vos prédécesseurs vous honorent de leur parrainage, c'est vous dire aussi le plaisir que vous nous faites en siégeant dans nos rangs.

Permettez-moi, monseigneur et cher ami, de vous exprimer la joie qui est la nôtre de vous accueillir parmi nous sous cette coupole ce lundi 2 octobre 2023, une date que, votre vie durant, vous verrez, vous n'oublierez pas...





LA VIE ET LES TRAVAUX DE

Jean CLUZEL

par

Mgr Luc RAVEL

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

L'assemblée réunie par l'amitié est suffisamment disparate pour qu'en la saluant avec émotion je m'explique un peu sur la bien nommée « Notice » dans laquelle je me lance avec une référence très ancienne.

Rappelle-toi les jours de jadis,

Pénètre le cours des âges.

Interroge ton père, il t'instruira. (Dt 32, 7)

Ses yeux scintillent encore des quarante années au désert lorsque Moïse fixe la terre dans laquelle il n'entrera jamais. Il recommande alors, mieux qu'un autre, me semble-t-il, l'exercice requis pour le nouvel occupant d'un fauteuil. Cette citation n'aurait pas déplu à Jean Cluzel dont on connaissait la profonde admiration pour les juifs, ce « peuple élu », disait-il.

Si, en effet, à certains, la « Notice » apparaît, au mieux, comme un coup de chapeau au prédécesseur et, au pire, comme un sympathique mais désuet effort rhétorique, plus habile à mettre en avant l'arrivant qu'à faire l'éloge du partant, pour notre tradition académique, ce discours tend à réaliser, à sa mesure, la vitalité de la mémoire préconisée par Moïse et sanctuarisée dans notre Institut de France. Dans cette *façon*, au sens de la façon d'un bel objet, nos Académies gardent intègre le fil de l'esprit, pour conserver un trésor immatériel, celui d'une

mission annoncée par la Convention en 1795 puis énoncée par Guizot lorsque, en 1832, il justifie auprès du roi Louis-Philippe la recréation de notre Académie effacée par Napoléon : « Intégrer la part d'intelligence et de savoir que de vieux débats juridiques et religieux rejetaient dangereusement hors du système ». (Feller Elise, Goeury Jean-Claude, Les archives de l'Académie des sciences morales et politiques. 1832-1848. In Annales historiques de la Révolution française, n°222, 1975. pp. 567-583) Ce modeste rappel tente de mettre un terme à ce trait d'esprit que rapportait Jean Cluzel, à savoir que le rôle principal des Académiciens consiste à porter un habit de scarabée... (L'An IV de Canal Académie, p.60)

Nos Académies font donc profession d'une conservation sans immobilisme, elles ne fabriquent pas des boîtes de conserve, mais elles conservent en la veillant la vie d'une société grâce à l'énergie que leur confère une espérance formidable. En effet, c'est parce qu'il espère que la plante pousse, que le jardinier la conserve en l'arrosant. Qu'elles l'ignorent ou qu'elles le sachent, en « conservant » ainsi, nos Académies se fient à saint Augustin, dans son célèbre sermon sur les Malheurs du temps, lorsqu'il s'insurge contre les râleurs de son époque :

Mes frères, qu'est-ce que le genre humain peut souffrir d'inédit, que nos ancêtres n'aient pas déjà souffert ? (...) On rencontre pourtant des gens qui récriminent sur leur époque et pour qui celle de nos parents était le bon temps ! Si l'on pouvait les ramener à l'époque de leurs parents, est-ce qu'ils ne récrimindraient pas aussi ? Le passé, dont tu crois que c'était le bon temps, n'est bon que parce que ce n'est pas le tien.

Cette critique, fort célèbre, est en réalité tout à fait banale, mais la conclusion l'est moins, quand après avoir évoqué les périodes terribles qui ont précédé la sienne, l'évêque d'Hippone ajoute :

N'avons-nous pas tous été remplis d'horreur par les récits que nous en avons entendus ou lus ? C'était pour que nous ayons de quoi nous féliciter, plutôt que de récriminer contre notre époque.

Ici, dans ces lieux solennels, oui, dans ces murs lustrés de nos coutumes, sous cette coupole jamais rassasiée de nos discours, dans ces coursives cadencées par les bustes austères de ceux dont les grandes enjambées de la Raison ont porté la France, ici, dis-je, grâce à cette *conservation vitale de l'esprit vivant*, nous nous félicitons de notre époque et nous aurions beaucoup gagné si nous ressortions de cette « Coupole » en nous émerveillant de notre génération. Jean Cluzel, mon prédécesseur, ayant goûté les misères de la maladie physique, celles de la guerre mondiale, celles des totalitarismes aveugles, celles des politiques en trompe-l'œil et des entreprises exsangues, illustre de façon magistrale cette tournure d'esprit, pour une raison simple que j'avance immédiatement : il a porté du fruit jusqu'au bout de sa sève c'est-à-dire jusqu'au bout de son espérance. C'est là une chose moins fréquente que d'aller mécaniquement au terme de son existence.

Ici, une transmission fine du passé, exempte de tout droit de douane idéologique, nous tient donc d'une main ferme dans une considération positive à l'égard de notre temps, en particulier à l'égard de cette jeunesse à laquelle Jean Cluzel adressa son dernier message. Nous tâchons, ici, d'être remplis d'un optimisme sans naïveté, visant et révisant l'œuvre humaine par excellence, la métamorphose spirituelle, artistique, scientifique, économique, morale et sociale d'un Univers visible et invisible, tristement éparpillé par les mépris dans lesquels on le tient parfois, car il nous arrive à tous d'être distraits à l'égard des choses ou de l'ordre des choses, quelque fois même aveuglés sur la cohérence de l'ensemble et alors illettrés d'un Plan surnaturel destiné à une Unité humaine cristallisée par le Haut. De cet oubli et de cet aveuglement, Jean Cluzel était tout à fait persuadé.

Au sein de cette *conservation* pleine d'optimisme, la Notice trouve tout son sens. Nains minuscules mais juchés sur les épaules des géants, nos prédécesseurs, nous voyons plus loin qu'eux, non parce que nous serions plus grands mais parce que nous ne perdons rien de la hauteur de vue qui fut la leur. Certains chapiteaux de nos cathédrales rappellent cet avantageux cumul de la mémoire collective en plaçant les quatre Évangélistes sur les épaules des quatre grands Prophètes de l'Ancien Testament. L'élection m'a posé sur les épaules de mes prédécesseurs et j'intègre cette Académie en 13^{ème} occupant de ce fauteuil de la section morale et sociologie. Aujourd'hui, je prends acte, simplement, qu'avant moi, se sont succédé pasteur et médecin, philosophe et politicien, magistrat et historien jusqu'au grand Jean Fourastié, auteur de l'expression « *Les Trente glorieuses* ».

Venons-en à Jean Cluzel.

Sa charpente vigoureuse

Donnons d'abord d'un trait ce qui est accessible à tous d'un clic.

Jean Cluzel aurait eu cent ans dans quelques jours. Sa vie couvre cette part de siècle chahutée par des guerres atroces, des développements économiques étonnants et des bouleversements sociaux considérables. Né à Moulins, décédé il y a trois ans à Bransat, dans l'Allier, d'une famille de paysans par sa mère, d'artisans par son père, Jean Cluzel est un dirigeant et homme politique, époux de Madeleine avec qui il aura 5 enfants.

Il s'engage en politique comme conseiller municipal de Saint-Pourçain-sur-Sioule, puis conseiller général, enfin président du conseil général de l'Allier

par deux fois entre 1970 et 1992. Inscrit au groupe de l'Union centriste, il entre au Sénat et y remplit trois mandats de 1971 à 1998 au cours desquels il rédige plusieurs rapports, les « Regards sur l'audiovisuel », les fameux « Rapports Cluzel ». Cette vigilance lui vaudra une audience nationale.

En 1955, il crée le club *Positions* qu'il anime avec son épouse dans leur maison. 400 carrefours s'y sont déroulés. En parallèle, il lance en 1985 les prix *Allen* destinés à récompenser des œuvres et des actions remarquables en rapport avec le Bourbonnais. Ce nom étrange, *Allen*, est tiré de la devise de l'ordre de l'Écu d'or, fondé en 1369 par Louis II, duc de Bourbon.

Élu le 16 décembre 1991 à l'Académie des sciences morales et politiques, il en devient le secrétaire perpétuel de 1999 à 2004 et il y fonde en 2004 la webradio Canal Académie.

Commandeur de la Légion d'honneur, il commet de nombreux ouvrages depuis « *Au service du Bourbonnais* » en 1971 jusqu'à « *Au service du Bourbonnais et de la France* », publié en 2018. 47 ans plus tard, la reprise du titre, quasi à l'identique, livre un indice sérieux sur la continuité de sa pensée et la rémanence de son action malgré la diversité des thèmes abordés. En voici quelques-uns, résumés par le titre des œuvres : *Élu du peuple*, 1977 ; *L'Argent de la télévision*, 1979 ; *Les Anti-monarques de la cinquième*, 1985 ; *Démocratie oblige*, 1998 ; *Anne de France*, 2002 ; *Propos impertinents sur le cinéma français*, 2003 ; *Jeanne d'Arc*, 2006 ; *Solidarité Europe-Afrique* en 2013.

Cette radiographie « wikipédienne » révèle une ossature puissante, celle d'un homme d'une énergie peu commune, disposé au double effort de l'action et de la réflexion. Mais, sur ce squelette sans âme, j'aimerais accrocher un peu de chair, pas de gras mais du muscle.

Au régime de Vichy

Il ne s'agit ici ni d'aborder une politique de crise encore moins une hygiène alimentaire faite d'eaux et de pastilles. Ce régime de Vichy est pour Jean Cluzel celui des rencontres formidables. A l'époque de ses études après l'adolescence indécise, court pour Jean la vive flamme de ses dix-huit ans, quand l'homme quitte le port la tête emplie de rêves « héroïques » et que reste à quai la petite barque de son enfance, celle de l'école publique de Bransat aux maîtres laïques de parfaite sagesse, pour l'aventure hauturière, celle de Lyon et de Paris. Mais, vrai paradoxe géographique, c'est dans cette ville toute voisine de son village, dans cette heureuse cité alors gonflée de haut fonctionnaires, Vichy, dont le nom sera entaché par la seconde guerre mondiale, que Jean va découvrir en lui les premiers embruns vigoureux de son être d'homme.

Faisons un arrêt sur image. Ses ancêtres avaient eu le courage de quitter la ferme pour entreprendre ou fonder leur commerce (*Jean CLUZEL et les médias*, collection Le Temps des passeurs dirigée par Claude Carrez, éditions Aléas, Lyon, 2009, p.10) De ses racines toutes bourbonnaises, Jean avait théoriquement hérité la belle vertu d'audace. Dans les faits, nous le voyons collégien timide et de petite santé. Trois années de maladie l'obligent même « à vivre en solitaire, explique-t-il, dans la seule compagnie de ma famille, de livres et de rêves, et d'animaux dont j'avais la responsabilité ». Le repli sur soi le guettait assurément. Mais, d'un coup, notre lycéen se trouve jeté dans la mêlée de Vichy-capitale de ces années 40 (*Élu du peuple*, p.30) où il connaît la fulgurance d'une rencontre. De quoi ou plutôt de qui s'agit-il ?

Alors en classe de première à Cusset, dans la banlieue de Vichy, nous sommes à Pâques 1941, Jean entre en contact avec un être d'exception. À l'origine

de ce qu'il nomme « son chemin de Damas », il y a un homme, il y a un prêtre, il y a le père Victor Dillard dont il dira qu'« il représentait à Vichy la résistance spirituelle ». (*Élu du peuple*, Jean Cluzel, préface de Jacques Chancel, Plon, 1977 p.30).

De cette génération de jésuites remarquables, le père Victor Dillard a 44 ans. Sous-lieutenant pendant la Grande Guerre, dont il sort blessé et décoré à plusieurs reprises, il entre dans la Compagnie de Jésus et sert en France tout en voyageant en Europe et en Amérique. Écrivain reconnu, éducateur né, il publie un ouvrage qui connaîtra un grand succès : *Les lettres à Jean-Pierre*. Fait prisonnier en juin 1940, il est alors capitaine d'artillerie, il s'évade et arrive à Vichy où il organise des cours et conférences, tout en soutenant sa thèse d'économie sur « L'évolution de la monnaie en France ». Radio Londres l'appelle « le seul homme courageux ». En effet, dans ses prédications à l'église Saint Louis, comme dans ses cours du soir, il rejette tant le nazisme que le communisme et l'antisémitisme. En cela, il est à la belle école du père Henri de Lubac. En février 1942, par exemple, il s'interroge publiquement : « La France peut-elle être sauvée du communisme par un autre paganisme ? » Quelques semaines plus tard, il invite les fidèles à prier « pour les quatre-vingt mille Français que l'on bafoue en leur faisant porter une étoile jaune ». On lui fait alors comprendre que sa présence à Vichy n'est plus souhaitée. Devenu par la magie de faux papiers électricien et père de 5 enfants, il s'engage comme travailleur « volontaire » et arrive en Allemagne où il travaille en usine, tout en apportant ce soutien spirituel aux travailleurs français du STO pour lequel il a quitté la France, mais dénoncé, arrêté en avril 44, interrogé par Gestapo, déporté en novembre à Dachau, il y décède le 12 janvier 1945. On comprend qu'un tel homme ait pu marquer au fer rouge le jeune Jean.

On trouve encore aujourd'hui dans la bibliothèque de Jean Cluzel ces

Lettres à Jean-Pierre qu'il avait enrichies de notes synthétiques, devenues ses codes fondamentaux. J'en cite quelques-unes particulièrement marquantes :

Offrande Notre Père ; Je vous salue Marie

Gymnastique

Toilette torse nu

L'être et le paraître

Rupture entre pensée et action (entourée d'un cercle)

Savoir écouter

Dans ses témoignages, revient le récit de cette rencontre : « Victor Dillard exigeait de nous une rupture totale avec les idées reçues sur la réussite sociale. » et il ajoute avec humour, en 1977 : « Nous préfigurions, à trente ans de distance, la démarche des jeunes gauchistes d'aujourd'hui. » (*Élu du peuple*, p.31) Le jeune Cluzel n'a pas cherché cette rencontre, elle s'est imposée à lui, comme beaucoup de circonstances de la vie mais elle aura certainement induit chez lui cette idée, poutre maîtresse de son humanisme, qu'il ne relève pas d'un choix de naître ici ou ailleurs, d'être de tel milieu ou de tel autre, mais qu'il faut choisir de donner son sens à ces hasards et de les assumer ensuite. (*Élu du peuple*, p.32) A cette idée, il en ajoute une autre, au coin d'une page, un code pour déchiffrer sa constance :

Aucun engagement durable ne peut s'expliquer sans une prise de conscience qui vous marque toute la vie. (Ibid.32)

Pour tenir dans le temps, il faut avoir reçu une marque au fer rouge sur notre âme.

À première vue, cette remarque vaut détail. Au vrai, de son propre exemple, mon prédécesseur tire une constante anthropologique majeure, celle qu'il est préférable d'être discipliné plutôt que contrôlé. Quand la discipline

personnelle fait défaut, parce qu'on a refusé d'être disciple d'un maître, il ne reste que le contrôle, qui nous conforme à un ordre global, uniforme et impersonnel. J'en donne deux exemples.

Le premier : la discipline sur soi ou contrôle par l'autre s'illustre parfaitement avec notre conduite routière et il explique le nombre de radars au bord de nos routes, même si je ne prétends pas affirmer que nous étions plus disciplinés dans notre jeunesse alors qu'il y avait moins de radars... Le second, l'exemple du monde militaire parlera aussi à beaucoup d'entre nous : nos armées n'éliminent pas tout contrôle, bien entendu, mais leur pédagogie fondamentale se développe autour de la discipline car ce n'est pas l'obéissance apeurée et imbécile qui est la force de nos armées, mais la discipline qui dirige le soldat par l'intérieur, en toutes situations y compris celles imprévisibles par nature.

Jean Cluzel est un anticonformiste déclaré non parce qu'il refuse l'ordre social mais parce qu'il est discipliné, il s'impose à lui-même les règles de vie intégrées naguère en sa jeunesse.

L'Action catholique

Cette rencontre ne suffit pas à faire de ce jeune homme timide un homme d'action volontaire. Jean discute beaucoup avec ses camarades, de ses projets, de leurs inquiétudes. L'un d'entre eux lui avoue avoir perdu tout espoir de réussir sa vie en raison de la révolte qui gronde en lui, révolte suscitée par ce qu'il a vu, je le cite, « par les menteurs, les tartuffes de toutes les religions, les hypocrites de toutes les fois. Si seulement j'avais rencontré un homme digne de ce nom, ma vie aurait pris un sens ». Dans l'âme du jeune Jean qui vient de rencontrer le père Dillard, tout remue et il se sent concerner au premier chef. Il ajoute,

modestement, « et sans doute n'ai-je eu d'autre talent que celui de la persévérance ? Du moins ai-je été à partir de ce moment toujours disponible et me suis-je donné totalement à l'action ».

Or, précisément, comme pour répondre à ce besoin d'action naissant, il entre dans un mouvement dédié à l'action par nature, la JEC, la Jeunesse Étudiante Chrétienne, dont il « conservera », pour reprendre le terme de mon prologue, le but et la méthode. Ce mouvement pour les étudiants est une branche de l'Association Catholique de la Jeunesse Française (ACJF), fondée en 1886 par le comte Albert de Mun, qui compte un demi-million de membres dans l'entre-deux guerres, dont l'influence est alors considérable et dont la division en mouvements spécialisés, JOC, JIC, JEC vise à former les cadres de la société. L'action de la JEC s'inspirait des trois principes de l'Action Catholique : Voir, Juger, Agir. Qui a travaillé avec Jean Cluzel ne peut ignorer qu'il applique cette méthode de façon stricte, pointilleuse, presque maniaque, avec la conscience, parfois critique, que, dans ce triptyque, le plus difficile n'est pas d'agir mais de voir. S'il est devenu cet homme doté d'une faculté d'observation rare, aucun détail ne lui échappait, m'a-t-on dit, c'est parce qu'il voyait que voir est redoutable. Il connaissait certainement le mot de Péguy : « il faut toujours dire ce que l'on voit ; surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit. » (Pensées) Bien plus tard, devenu secrétaire perpétuel de notre Académie, Jean Cluzel revient sur cette observation dans un de ses discours où il analyse *la tentation de Byzance*, « celle de ne pas regarder là où il faut, au moment où il le faut, celle de confondre l'essentiel et l'accessoire » (discours du 19 novembre 2001).

Jean entre à la JEC. Depuis 1935, la JEC s'oppose au nazisme. Pendant l'Occupation de la France, les réseaux de la JEC sont actifs dans la Résistance car elle « diffuse une information non contrôlée par le gouvernement de Vichy. »

(Hilaire). Avec les autres membres du secrétariat national, en visitant les fédérations, Jean parle des camps de concentration, « grâce aux cahiers de *Témoignage chrétien* que nous diffusions », affirme-t-il. (*Élu du peuple*, Ibid. p.33-34)

Le militant de l'Action catholique est pressé d'observer la réalité, et il le doit par le biais d'enquêtes, de conférences, de lectures avant de poser un jugement sur elle en s'inspirant de l'enseignement de l'Église, puis de mettre en œuvre la transformation des situations jugées injustes. (Cf. De l'Action catholique aux JMJ, L'Église et la jeunesse catholique de France, Bernard Giroux, Dans *Transversalités* 2011/3 (N° 119), pages 119 à 134 (trouvé sur Cairn.info) Treize plus tard, au moment où il se lance en politique, Jean Cluzel met en application cette méthode en créant le club de réflexions *Positions*.

À ce point de son parcours, solidement planté par sa famille dans un sol qu'il affectionne, Jean découvre en lui des fibres nouvelles, il les laisse pousser comme des racines vers le bas grâce à ces rencontres qui le tirent vers le Haut. Du père Dillard et de ses « *Lettres à Jean-Pierre* », du père Gollier devenu un accompagnateur, de la JEC, de ces rencontres juvéniles, j'ajoute celle d'un jeune iranien qui lui parle de Sciences Po et l'ouvre au monde musulman, Jean Cluzel extrait des principes fondamentaux qui deviendront les mantras de sa réflexion et les codes de son action : jamais seul mais toujours en équipe ; prendre et faire prendre des responsabilités ; non pas suivre le mouvement, mais le créer ; exigeant avec soi pour l'être avec les autres, etc.

Ce climat de l'après-guerre...

Nous sommes en 1947 lorsque Jean Cluzel inaugure sa vie professionnelle

et sociale par une décision qui n'allait pas de soi, refusant la voie royale de la haute administration grâce à l'ENA, à laquelle son rang de sortie de Sciences Po, major, lui donnait droit, il rentre en Bourbonnais pour reprendre l'entreprise familiale.

Rappelons qu'en 1945, la France sort exsangue de la guerre, « désorganisée, appauvrie et couvertes de ruines » (*Histoire de France*, tome 1945-2020, Christian Delacroix et Michelle Zancarini-Fournel, Gallimard, 2022, p.21) Presque tout est à reconstruire ou à restaurer, à commencer par l'État. Émerge une sorte d'unanimité enthousiaste pour travailler. Maurice Thorez, Secrétaire du Parti communiste, revenu de Moscou, lance un appel puissant : « Retroussons nos manches ». De son côté, le général de Gaulle, alors président du gouvernement provisoire, crée l'ENA pour former des cadres pour l'État. Toutefois, le consensus pour s'engager ne masque pas les fissures politiques sous-jacentes et des ruptures idéologiques se font vite jour. Jusque-là parisien, Jean Cluzel baigne dans ce climat enthousiasmant mais chaotique. S'il en parle peu dans ces ouvrages, il a dû apprendre beaucoup de ce temps où les partis politiques et les partis pris politiques reprennent le dessus.

L'idéal de reconstruction tient alors tout entier dans le *Plan*. Pour preuve, le Plan que Jean Monnet présente au général de Gaulle en 1945 et qui vise le redressement économique par la transformation des structures et des formes nouvelles de participation. L'avenir est à un programme national qui bénéficiera d'un consensus productif et des crédits du plan Marshall, actif jusqu'en 1951. L'air ambiant pousse au changement par la tête. Mais Jean, qui respire cet air et le connaît bien, ne le fait pas sien.

Il a 24 ans. Il écarte la voie d'en-haut pour prendre la voie d'en-bas, reprendre une entreprise à bout de souffle, inscrire son énergie dans un espace

réduit, une terre dont l'image évoque un limogeage punitif plus qu'un avenir radieux. Si j'ose le calembour, il renonce à une carrière de fonctionnaire pour une carrière de calcaire... Dans cette décision vigoureuse, je recueille l'expression d'une immense liberté. Lors de ses obsèques, notre confrère Jean-Robert Pitte citera les propos d'André Damien, « sous son allure vénérable, Jean Cluzel est un agitateur » et je le découvre ainsi dans mon regard distancié : agitateur de la démocratie et de l'humanisme, Jean Cluzel, quand il prend une décision, préfère sa conviction à sa condition.

Cette décision première, il la partage avec celle qui va devenir son épouse, Madeleine Bonnaud, laquelle devient aussi son assistante, son bras droit, la moitié exquise et excellente pour l'édification d'une famille, l'élaboration d'une mission, la réalisation d'une destinée d'homme. Je manquerais à mon devoir d'une Notice réaliste si je n'évoquais pas Madeleine.

En décembre dernier, elle eut la grande délicatesse de m'inviter chez elle avec ces mots que je m'autorise à citer en public :

Ce serait pour moi un immense plaisir de vous accueillir et d'évoquer avec vous une vie toute entière consacrée au service de notre cher département depuis cette année 1947 où, au sortir de Sciences-Po, alors que nous étions fiancés, Jean m'a dit : « nous nous marierons le 4 septembre, jour anniversaire de la République, et nous travaillerons en Bourbonnais ».

Deux heures d'une heureuse rencontre m'ont confirmé l'influence prodigieuse qu'a exercée son épouse sur Jean, non pas à la façon du père Dillard, sur quelques mois et dans quelques courriers, mais au long cours, pendant 75 ans. Née au-dessus de la boulangerie de son père, à Saint-Pourçain-sur-Sioule, bachelière à 16 ans, brillante élève de Sciences Po où elle est entrée sous l'influence

de Jean, Madeleine renonce à achever ses études pour suivre son mari et partager son destin. « Un soir, à Paris, en sortant du théâtre, me partageait-elle à nouveau, il m’emmène vers la statue de Jeanne d’Arc : “J’ai deux choses à vous dire. Je pense que je vais vous demander en mariage. Mais ce n’est pas pour s’amuser mais pour travailler pour ce pays.” Après il m’emmène dîner ! »

Par hasard, j’ai trouvé la dédicace à son épouse du livre *Élu du peuple* : « À Madeleine, ce livre qui nous est commun comme nous est commune une action de trente années, animée par le même idéal et nourrie par le même amour. » Bransat, le 13 mars 1977. Précisons qu’elle-même s’inscrit avec bonheur dans la carrière de Jean : « J’écrivais tout ce qui se passait, j’étais dans les coulisses. La femme de l’ombre, Jean était sous les projecteurs. (...) Il me demandait ce que j’en pensais et lui avait le pouvoir de faire ». D’aucuns trouveront cet effacement immature voire répugnant à l’aune de notre siècle. Parce que je comprends cet agacement, je m’autorise à mettre aujourd’hui Madeleine sous les projecteurs, une fois n’est pas coutume, elle me le pardonnera. Il n’y a pas de honte à répéter ce que ses proches savaient : elle était la mémoire de son mari et il avait besoin de son œil, elle savait lui montrer ce qui était important. Je fais l’hypothèse que, de cette connivence profonde, Jean Cluzel, devenu secrétaire perpétuel de notre Académie, tirera son désir de « garnir de femmes les fauteuils de la Coupole » (Courrier du 25 mars 2015 de Jean Cluzel à Madame Alajouanine).

À deux, ils s’engagent alors « au service d’une action publique en Bourbonnais » (*Jean CLUZEL et les médias*, p.14). En fait d’action publique, il choisit le privé. On imagine volontiers notre jeune adulte élaborant par avance le redressement et le développement de l’affaire, fort des connaissances acquises au cours des études. Mais, se faisant, on se trompe : ni par son cerveau, ni par ses

pieds, mais par ses mains, Jean rejoint la fabrique de chaux, ouvrier au milieu des ouvriers, poussant des wagonnets, engrenant des concasseurs durant douze ans. (*Jean CLUZEL et les médias*, p.16)

Les origines de ce choix, nous l'avons compris, sont à trouver dans les influences majeures que nous avons évoquées. Peu avant sa mort, le père Dillard écrivit « *L'honneur d'être ouvrier* » où il affirme que l'ouvrier ne travaille pas seulement avec ses mains, tout son corps étant engagé dans la balance, dans « la passionnante et amoureuse bataille avec la matière. » Jean a retenu la leçon en lui donnant un sens chrétien : « Il faut avoir vécu cela pour comprendre que Dieu s'est fait charpentier. » À côté de cette référence, Jean en ajoute une autre, celle de Simone Weil. (*Jean CLUZEL et les médias*, p.14)

Il connaît la vie et l'œuvre de Simone Weil, cette étoile filante morte en 1943 à 34 ans mais dont l'influence est immense sur cette jeunesse de l'après-guerre. Au cœur de la réflexion de celle-ci, comme un pivot, se distingue le travail manuel, celui de l'ouvrier qu'elle découvre en allant à l'usine, pour éprouver par elle-même le « malheur ouvrier ». De cette expérience, deux textes de maturité rendront compte, « *Expérience de la vie d'usine* » (en 1941 et publié en 1942) et « *L'Enracinement* » (1943). « Beaucoup de patrons, écrit-elle, craignent qu'une tentative de réforme, quelle qu'elle soit, si inoffensive soit-elle, apporte des ressources nouvelles aux meneurs... » (Simone Weil, *Expérience de la vie d'usine*, Gallimard Quatro, 1999, p.209). Elle clôt sa pensée par ces mots impitoyables : « Il faudrait d'abord que les spécialistes, ingénieurs et autres, aient suffisamment à cœur non seulement de construire des objets, mais de ne pas détruire des hommes. » (Ibid. p.210) À l'instant de devenir « patron », le jeune professionnel applique à la lettre les leçons de notre philosophe et il se fait embaucher comme OS dans une usine, près de Valence, dirigée par un homme remarquable, Mermoz,

militant communiste avec lequel il sympathise immédiatement. (*Élu du peuple*, Plon, 1977, pp.35-36)

On trouve déjà ce mélange des genres, ce brassage des gens pour lesquelles Jean œuvrera sans cesse tant il lui paraît indispensable au bien commun. Lors de l'entretien final, Mermoz lui conseille de se mettre à l'école des hommes et des faits, et de ne choisir qu'*ultérieurement* la vie qui lui permettra de mieux servir la communauté humaine. Les directives du jésuite et les recommandations du communiste se rejoignent pleinement et le touchaient à ce point focal où la volonté d'action puise dans les convictions spirituelles. Il regagne alors son Bourbonnais natal et s'investit dans l'entreprise familiale, celle de sa mère, Jeanne Dumont, qui la tenait elle-même de sa propre mère (Au service du Bourbonnais et de la France. Témoignage de Jean Cluzel, 2018, p.12).

À ce retour chez lui, Jean est croyant, il le sait et il l'écrit. J'en profite pour éclairer un point, délicat dans le contexte actuel d'une laïcité embarrassée. Jean Cluzel a conscience qu'aucune société ne peut se développer sans référence à une Transcendance. Mais, ce « mais » est le sien et il est décisif, il a toujours séparé ses convictions personnelles de ses actions publiques. La raison ne tient pas à la volonté de se conformer à une laïcité de séparation, encore une fois, il n'est pas l'homme de l'opinion mais celui de la conviction, elle se trouve dans « la volonté de rendre possible l'exercice de la solidarité entre tous les hommes de bonne volonté ... quelles que soient leurs options philosophiques ou politiques ». (*Jean CLUZEL et les médias*, p.15) S'il se tait sur sa foi, c'est qu'il souhaite rassembler le plus largement possible, sinon dans les mêmes convictions politiques au moins dans une solidarité active. Ce moment correspond à celui d'une laïcité de solidarité.

Deux digressions utiles

À ce point de notre cueillette, formulons deux hypothèses.

La première, audacieuse, que le Bourbonnais a trop de qualités pour être connu par tous. Mon prédécesseur ne s'y est pas trompé : il s'est cru tenu de le décrire dans chacun de ses ouvrages, comme on présente sa fiancée à sa future belle-famille. Ainsi, dans *Au service du Bourbonnais et de la France*, il détaille cette « terre d'équilibre », tout à la fois « don de la nature » et « fruit de l'intelligence des hommes et des femmes ». (p.19) Il en appelle à Jean Guilton évoquant dans l'Allier « une alliance de la mesure avec une grande sensibilité », ce département qui « ne prétend pas à d'autre gloire que d'être un pays frontière au milieu des terres ». (p.19) C'est aussi le berceau de la famille des Bourbon, car sa première « capitale », la petite ville thermale de Bourbon-l'Archambault, va donner son nom à la contrée tout entière. Les Bourbon donneront ensuite sa configuration politique à cette région équilibrée autour des trois cités qui en forment encore les trois pôles urbains Moulins, Montluçon et Vichy. Par Henri IV, les Bourbon deviennent rois de France. Jean Cluzel aime aussi reprendre longuement Valery Larbaud :

Et au fond de larges plaines et du haut des plateaux modestes toujours ce bleu de la montagne bourbonnaise à l'horizon. Et l'unité qu'il y a dans la lumière de chaque journée, le calme. (Valery Larbaud, Allen, cité dans *Élu du peuple*, p.22)

La seconde hypothèse, plus hardie encore, porte sur notre assistance. Quel qu'improbable soit-elle, je formule l'hypothèse qu'un certain nombre d'entre nous n'ont jamais, de leur vie entière, poussé un charriot chargé de calcaire, sur des voies de fortune, traversant en sueur des carrières chauffées par un soleil radial, vers des fours à chaux crochés près des forêts dont ils tirent leur bois. J'ajouterai,

avec un peu de hardiesse, que certains n'ont peut-être jamais assisté à la crémation du calcaire et au chaulage des champs. C'est d'ailleurs mon cas. Or toute cette transformation est un labeur fort rude. La calcination d'une pierre calcaire à environ 900 °C, dans des chauffours, grâce à l'art du chauffournier, produit l'oxyde de Calcium (CaO) appelé chaux vive, ainsi que du dioxyde de carbone (CO₂). Au bout de deux ou trois jours de cuisson, la chaux est sortie sous la forme de pierres pulvérulentes en surface. Cette chaux vive dévore tout avant d'être saturée d'eau pour se transformer en chaux morte.

Voilà ce qui attend Jean, voilà ce qu'il connaît et ce qu'il choisit. Le jeune patron trouve « une petite unité moribonde » (p.37), avec six employés, ne connaissant rien à l'ouvrage et trouvant des caisses vides, poussant les wagonnets le jour « afin de pouvoir faire la comptabilité et le courrier à la veillée ». (p.36) Et chaque soir, Madeleine bande ses mains écorchées par le métal et la chaux. Il développe l'entreprise avec les sablières, le gravier et le précontraint. Là aussi, là d'abord, il découvre sa manière à lui de créer. Lors des 150 ans en 1975, l'entreprise comptera 200 personnes.

Le chat du député

Jean Cluzel a réfléchi à plusieurs reprises sur la politique, ou plutôt sur les systèmes politiques, pour preuve ses ouvrages sur la Démocratie ou sur le Sénat. Mais, délaissant ces ouvrages, j'aimerais convoquer un chat pour débiter ce troisième moment de sa vie-œuvre, sa carrière d'homme politique. Je m'en explique.

Un jour, à la question administrative d'une secrétaire occupée à remplir sa fiche personnelle, il répond : « Alors, mettez profession : ELU DU PEUPLE ».

(*Élu du peuple*, p.13). Cette répartie agacée allait devenir le titre d'un livre où, au milieu de sa vie publique, il a alors 54 ans, Jean témoigne des convictions politiques qui l'animent en narrant l'histoire d'un chat. Une électricienne vient trouver son député parce qu'elle avait perdu son chat et venait requérir son soutien. Le député lui répondit avec un grand sérieux : « Votre affaire madame est très importante ; je m'en occupe et je me fais fort de vous faire obtenir satisfaction. » Trois mois plus tard, il reçoit une lettre de remerciements : le chat était revenu. La leçon de politique, la morale de la fable niche dans la remarque finale du député : « Quand je pense que je dois à cela d'être élu ou battu ! » En fixant ce trait plaisant, le sénateur Cluzel rend compte d'une conviction essentielle : « Le parlementaire doit être l'élu du peuple et non l'élu d'un parti. » (*Élu du peuple*, p.148) L'homme politique est donc avant tout un élu et, d'une certaine manière, les électeurs l'embauchent en l'élisant, et ils le licencient en ne lui renouvelant pas leur confiance. (*Élu du peuple* p.14) Cette certitude tourne au refrain : « L'élu n'est pas le rouage anonyme d'un système, pas davantage l'exécutant mandaté d'un parti. » « Parce qu'il agit dans l'intérêt de tous, il est indépendant de chacun ». (*Élu du peuple* p.185) « Je ne suis pas l'homme d'un clan mais l'homme d'un camp, démocrate par raison et républicain par conviction ». (*Jean CLUZEL et les médias*, p.35)

Élu du peuple, Jean Cluzel n'a cependant jamais caché ou tordu ses convictions. Ici, j'en soulignerais deux particulièrement puissantes.

« La politique s'enchaîne et se déchaîne », me confiait son épouse avec laquelle Jean a partagé les réussites mais aussi les défaites politiques. Et c'est par une défaite électorale aux Municipales de Saint Pourçain-sur-Sioule qu'il inaugure sa carrière politique : le climat communiste ou socialiste des lieux ne favorisait pas l'émergence d'un homme qui se considère comme un centriste, non

pour des raisons de partis, qu'il n'aimait pas, mais parce qu'il croyait que le Christ était la vérité. Il l'écrit ainsi, je le précise. Pour la première fois, à travers cet échec, son humanisme se heurtait aux *idéologies*. Et, malgré cette défaite, il ne leur concédera jamais rien. Parmi ses convictions politiques, en effet, outre la défiance pour les partis, on découvre son irrésistible méfiance pour les idéologies. « Toutes tendent à créer des rapports de force ; elles aboutissent donc au même résultat : le pouvoir de l'homme sur l'homme qui a pour effet constant l'exploitation de l'homme par l'homme ». (Ibid. p.14) Il est bien placé pour connaître de près la corrosion générée par les luttes idéologiques dans ce département où, au début du 20^{ème} siècle, les rues et les places servaient « chaque soir de champ de bataille aux enfants qui sortaient, les uns de l'école laïque, les autres de l'école libre. Deux musiques. Deux patronages. Une vie locale compartimentée ». (Ibid. p. 23) Devenu sénateur, il s'opposera à la lutte scolaire encore vivace dans l'Allier en 1976 (p.25). L'idéologie, quel qu'elle soit, contredit frontalement son humanisme qui apprécie les influences mais qui les accueille à son gré. Parmi elles, la lecture de Camus, en particulier « *L'homme révolté* », qu'il annote et le persuade qu'il faut faire la révolution mais non pas contre les hommes mais avec eux. Saint Exupéry, « *Terre des hommes* » le fascine également. Ajoutons, parmi les influences qui ont forgé son humanisme, celle d'Emmanuel Mounier. Lorsqu'il démarre en politique en fondant le club *Positions* en 1955, il lui donne ce nom en référence à une publication éditée sous l'Occupation par des disciples d'Emmanuel Mounier, père du personalisme auquel il se réfère explicitement. (Jean Cluzel et les médias, pp.60-61)

Enfin, parmi ses convictions politiques, il y a l'appel constant à l'action. En exergue d'*Élu du Peuple*, il invoque André Malraux : « Seule est réelle l'ambition dont celui qu'elle possède prend conscience sous forme d'action à accomplir. » On se rappelle sa note en marge des *Lettres à Jean-Pierre*, « rupture

entre la pensée et l'action », qui débouche alors sur une certitude : l'élu a reçu mission d'agir en donnant à l'action ses moyens. Comment ? Sur ce thème Jean Cluzel parle d'abondance et d'expérience : virulent contre la centralisation, il promeut la connaissance du terrain et demande de rendre le pouvoir aux élus, d'appliquer des solutions aux problèmes concrets des petites collectivités. Quand il découvre les problèmes africains, il propose le micro-crédit. Jean Cluzel n'est pas encore locavore mais il a tout du « localocrate », si j'ose le néologisme en mélangeant latin et grec. Ces débats, nous le savons, se prorogent encore, infiniment tâtonnant entre le local et le central, mais féconds s'ils ne nous détournent pas de l'action. Car Jean Cluzel est un forcené de l'action, de l'action réfléchie en groupe, certes, de l'action encadrée dans un humanisme solidement intégré, certes, mais l'action verrouillée au corps comme une soif, l'action qui n'attend rien des structures dont il pense qu'elles s'affaiblissent avec le temps. (*Jean CLUZEL et les médias*, pp.28-29)

Quand le prophétique s'en mêle

En 1998, à 75 ans, il prend la décision d'arrêter la vie politique active et il en profite pour élargir sa pensée politique par la signature d'un livre sur Jeanne d'Arc, en 2006, dont le sous-titre donne l'essentiel « *la Politique par d'autres moyens* » (*Jeanne d'Arc. La politique par d'autres moyens*, Éditions Economica, 2006). Un mot sur cette œuvre tardive car elle importe beaucoup pour la laïcité.

Notre confrère fait de l'histoire pour reprendre dans une pensée plus théorique cette politique qu'il a conduite en pratique durant quarante-trois ans. Lui, l'homme de l'action directe, locale, commune, investi sur le terrain, promoteur des mises en œuvre concrètes, lui, le pourfendeur des systèmes suggère, grâce à la vie de Jeanne d'Arc, un prolongement de la politique, non par

la guerre comme Clausewitz l'avait pensé, mais par la prophétie, entendu au sens biblique du terme, un appel étrange déclencheur d'une action politique. (Ibid. p.14) Ce thème appelle une extrême attention.

Résolue en pratique par la « séparation », la question de la laïcité, incandescente et incendiaire, ressurgit avec éclat sous les traits d'une jeune fille de 19 ans. Cette question insoluble, c'est-à-dire non soluble en totalité dans quel qu'alchimie juridique, rebondit sous la forme biblique du dialogue entre le roi et le prophète, entre David et Nathan, Hérode et Jean-Baptiste, Pilate et le Christ, Charles VII et Jeanne d'Arc, le 24 février 1429, entre le politique et le prophétique. La séparation brutale reconnaît, à la longue, la nécessité d'un dialogue porteur d'une fécondité réciproque : au fond, si la séparation impose de se tourner le dos quand on se quitte, je pense à 1905, et c'est l'attitude normale pour ne pas risquer la chute en arrière, elle réclame aussi de se remettre, dès qu'on le peut, face à face, dans une conversation apaisée et symétrique, afin de marcher côte à côte au service de tous. Jean Cluzel garde en arrière-plan la visée de Charles Péguy : « L'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système, la mystique ne soit pas dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance. » (Cité dans *Au service du Bourbonnais et de la France*, p.158) Il revient au prophétique de garder en vie la mystique, qui fut à l'origine d'un engagement politique de sorte qu'il conserve sa puissance au service du collectif et non d'un intérêt personnel.

Sous la coupole de l'Institut

Élu à l'Académie en décembre 1991, Jean Cluzel en devient le secrétaire perpétuel en 1999. A ce titre, il prononce chaque année, lors de la séance solennelle, un discours remarqué. Il n'est pas dans notre propos d'en rappeler les contenus, aisés à trouver sur notre site internet, mais de situer l'esprit qui y

préside.

Jean Cluzel met en exergue cette citation de Montesquieu :

Je me croirois le plus heureux des mortels, si je pouvais faire que les hommes pussent se guérir de leurs préjugés. J'appelle ici préjugés, non pas ce qui fait qu'on ignore de certaines choses, mais ce qui fait qu'on s'ignore soi-même. (Montesquieu, préface de *L'Esprit des Loïs*, 1748).

Libre des préjugés, il s'agit pour Jean Cluzel de résister à l'injonction du conformisme ambiant, d'éprouver la recommandation d'Ernest Renan de se tenir éloigné du « ton à la mode » et de représenter la science et la pensée (Discours du 13 novembre 2000). Ce dernier souci, lié à son besoin d'action, pousse Jean Cluzel à mettre en place une information large, de façon à porter au monde de meilleure façon « nos propositions intellectuelles et nos forces spirituelles » (Défense et illustration de l'exigence, discours du 15 novembre 2004). Par-là, il souligne la nécessité actuelle de la communication laquelle, pour en être actuelle, n'en est pas moins fort ancienne et il en fait la remarque avec humour en citant Léon Say, président de l'Académie en 1895 :

Notre vie académique a rarement été aussi intense que cette année, quoiqu'elle se soit fort peu répandue au-dehors. C'est d'ailleurs notre habitude de ne travailler que la porte entr'ouverte.

Cette communication nouvelle est alors l'objet de la création d'un site Internet où l'on trouve les textes des Académiciens, puis la mise en place d'une radio numérique, organe toujours excellent que je vous recommande, Canal académie.

Un regard porté sur l'Afrique

En parallèle de cette activité académique, Jean Cluzel regarde l'Afrique dans une conscience neuve, celle de sa réalité démographique. Notre démocrate se fait démographe dans son livre sur la *Solidarité Europe-Afrique*, publié en 2013 (éditions Économica), bien que sa découverte de la croissance exponentielle de l'Afrique remonte à 2003.

Le vieil académicien applique une nouvelle fois la méthode qui lui est chère, celle de la JEC : Voir, juger, agir. Mais ici, son sujet d'observation n'est plus son Bourbonnais chéri, ni la France ni l'Europe, mais l'explosion démographique du continent africain à l'horizon 2050. À 90 ans, il entre avec énergie dans le vif du sujet. L'Afrique, écrit-il, est le paradigme de cette tendance devenue une injonction : « Cachez cet avenir que je ne saurais voir ! » Il fait sien les propos vigoureux d'Erik Orsenna revenu du Niger où il avait découvert 400 000 enfants risquant de mourir de malnutrition : « ce siècle, l'Europe et l'Afrique devront s'unir pour un destin commun. » (ITW du 25 avril 2012) L'Europe ne s'effacera pas au profit de l'Afrique mais elle doit se penser en partenaire avec lequel elle partage une destinée commune. Comment lui donnait tort en 2023, quand les migrations africaines s'échouent au fond des mers, sur nos îles et dans nos ports, et que nous ne savons plus guère gérer un phénomène en croissance ? Sur ce thème, ces derniers jours, le pape François, déjouant les pièges politiques, a tenu un propos prophétique :

Quant à l'urgence, le phénomène migratoire n'est pas tant une urgence momentanée, toujours bonne à susciter une propagande alarmiste, mais un fait de notre temps, un processus qui concerne trois continents autour de la Méditerranée et qui doit être géré avec une sage prévoyance, avec une responsabilité européenne capable de faire face aux difficultés objectives.

Il n'est pas dans le propos de cette Notice de rentrer dans les propositions concrètes mises en œuvre par Jean Cluzel et par sa fondation mais de relever cet élargissement de sa vision, défiant l'ironie de Balzac : « À ceux qui, ne sachant rien voir, ne peuvent rien prévoir. »

Avance au large

En introduction de cette Notice, je rappelai le mot de Moïse : « Interroge ton père, il t'instruira ». J'ai donc questionné Jean Cluzel, scrutant ses ouvrages et dialoguant avec ses proches. Il m'a laissé cueillir quelques fruits délicats saturés de jus frais.

Parmi eux ou plutôt autour d'eux, les enveloppant comme le panier les fruits, ressort une trajectoire : le mouvement d'élargissement progressif de sa vision. Retiré en Bourbonnais pour y terminer sa vie, Jean Cluzel aurait pu, aurait dû, retourner à ses premières amours, et, peu à peu, comme il arrive parfois, faire d'un retour aux sources un repli sur son passé. Mais, fidèle à lui-même, laissant les fils tressés ensemble du pouvoir et de la notoriété, il continue inlassablement de nouer ceux de la responsabilité et de la solidarité.

Se faisant, il avance au large, en eaux profondes, achevant la course commencée 60 ans auparavant. Tel le torrent de la vision du prophète Ézéchiël, qui va s'élargissant et autour duquel s'épanouissent des arbres exubérants, sa vue s'étend au loin, l'âge agrandissant l'âme. Il connaissait certainement le psaume 17, ce chant contre l'angoisse qui étrangle, « et Dieu m'a dégagé, mis au large, il m'a libéré car il m'aime » (Ps 17, 20), lorsqu'il rejoint les sols de son enfance, avec une conscience disciplinée désormais distendue, équipée d'yeux moins myopes, tandis que ses forces s'effritent et que la renommée le quitte, discrètement, à pas de loup.

On rapporte, sans référence, l'observation d'Ingmar Bergman comparant la vieillesse à une ascension de montagne : « Vieillir, c'est escalader une grande montagne : en grim pant, les forces diminuent, mais le regard est plus libre, la vue plus large et plus sereine ». J'aime aussi l'image du chêne maître de la forêt, dont les racines mordent la terre, et qui, sans jamais les oublier, étend avec les siècles sa ramure et son ombre aussi largement qu'une nef d'église.

Étonnement final

On s'étonne peut-être que, dans une Notice en charge de portraiturer l'œuvre et de la vie de Jean Cluzel, j'ai croqué de nombreuses autres figures. Ce choix que j'assume correspond à une anthropologie en opposition à celle qu'on impose comme un idéal, celle d'un individu auto-construit, reniant jusqu'à ses origines familiales et génétiques, soucieux de ne jamais laisser d'autres « empiéter » sur sa personnalité et prompt à expurger les influences trop fortes. Bref un humanisme sans visages autres que le sien. Au contraire, l'on trouve dans la cathédrale de Strasbourg, au-dessus de la chapelle du bas-côté droit, un vitrail récent, celui du visage du Christ dont on s'aperçoit, quand on le scrute, qu'il est composé exclusivement de centaines de visages d'hommes et de femmes dont il tient sa forme et sa couleur. Jean Cluzel adhérerait totalement à cette approche. J'en veux pour preuve ce livre-témoignage qui clôt sa vie publique (2018), *Au service du Bourbonnais et de la France* : il y consacre 96 pages sur 283, un tiers, à raconter sa vie, son action et ses ambitions à quoi il ajoute 32 pages de ses documents d'actions ; et 140 pages, la moitié, à « tirer le portrait » des hommes et de femmes qui l'ont marqué, personnalités politiques, hommes engagés, membres de l'Institut... UN visage composé d'autres visages, une vie tissée d'autres vies.

Ceux qui ont suivi ma petite addition, auront calculé qu'il y manque 15 pages. Elles y sont, rassurez-vous, je les ai lues, toutes consacrées à la jeunesse et à l'espérance. Elles s'achèvent par un symbole, celui-là même qui orne la garde de son épée d'académicien, l'animal mythique du Bourbonnais, le cerf ailé tractant sa devise, « *d'espérance demeurent mes ailes* ». Encore et toujours, surgit la grande vertu de l'espérance (pp.282-283). Par elle, j'ai débuté mon propos, par elle, je l'achève, à ma façon. De façon très libre, presque aventureuse.

En effet, ma petite cueillette, petite mais de fruits mûrs, forme à ce jour la part de ce recueil que j'évoquais au début de la Notice, petite portion de cet héritage spirituel laissé sur le fauteuil et, en même temps, parcelle infime, mais parcelle malgré tout, de ce que l'on trouvera sûrement en ce Ciel auquel croyait Jean Cluzel. Je n'ai pas eu le bonheur de le rencontrer mais j'ai eu celui de visiter sa chère maison de Bransat. Fixé contre le mur, en face du lit qu'il occupait les derniers mois de sa vie, on voit encore, sans son bois, un Christ crucifié, pacifié à l'extrême, prince endormi, dont les membres lézardés par les chaos de l'Histoire laissent intact le visage jeune, terriblement jeune où se peint une incomparable douceur sur laquelle le temps voyageur n'a plus de prise. Et j'imagine volontiers l'ultime regard de la chair croisant, par choix ou par hasard, le visage de ce Christ du repos. Et, selon cette hypothèse invérifiée, j'aime à croire que cette vue par les yeux presque éteints, aussi fugace soit-elle, a porté, en un éclair, l'esprit à l'extension maximale à laquelle on parvient, on le croit, sur les rives sans retour de l'Éternité.

Oui, « *d'espérance demeurent mes ailes* ».

Merci à vous tous.





DISCOURS DE REMISE DE SA CROIX PECTORALE

à Mgr Luc RAVEL

par

Olivier MARTIN

Président du comité de soutien

Mesdames et Messieurs,

Chers camarades,

Mon cher Luc,

Je t'appelle effectivement comme cela, et non Monseigneur comme la bienséance pourrait le requérir, car cela fait plus de 46 ans que je m'adresse ainsi à toi ! 46 ans en effet que je t'ai découvert sur le plateau, sans doute alors l'un des moins riantes et des plus ouverts aux quatre vents de France. Je parle ici du plateau de Palaiseau à l'arrivée de la dernière promotion de l'Ecole Polytechnique d'alors, la Promotion 77. Certains disent la meilleure !

Revenons un peu en arrière pour constater à quel point le moment que je vis aujourd'hui est exceptionnel, et cela à double titre. Tout d'abord, comment imaginer qu'un jour, je doive prononcer un discours sous la coupole de l'Académie Française où tant de nos glorieux illustres sont passés depuis près de quatre siècles ! Qu'ai-je donc fait pour mériter cela !

D'autre part, j'aurais certes pu concevoir dans mes rêves les plus fous de prononcer un tel discours pour l'un de mes camarades polytechniciens. Mais certainement pas devant un camarade polytechnicien ... archevêque ! J'ai souvent

l'habitude de dire, sans l'avoir vérifié pour le passé et par bravade, à mon sens mesurée, pour l'avenir, que j'appartiens à l'unique promotion de l'Ecole Polytechnique passée et à venir qui recèle en son sein un archevêque.

Nous nous découvrons donc en 1977 sur ce plateau, puis sur le plateau de La Courtine, encore un plateau riant, et enfin à Coëtquidan où nous faisons ensemble nos classes d'élève-officier. Nous nous retrouvons après cette année de service militaire de nouveau sur le plateau de Palaiseau. Tu fais là sans doute ta seule erreur, enfin que je connaisse : tu ne choisis pas la section rugby, mais tu lui préfères la section *judo* ! Certes, nous nous croisons en amphi, en petite classe et au magnan (désolé pour ces expressions purement polytechniciennes) mais nous ne partageons pas les moments les plus importants de la vie de notre École : je veux parler des troisièmes mi-temps de rugby !

Revenons aux choses plus sérieuses. Tu m'as dit un jour que c'est à l'Ecole que tu as ressenti pour la première fois l'appel de Dieu. Tu n'étais alors pas certain de vouloir suivre cette voie, et, pour te donner le temps de la réflexion, tu décides d'entrer à l'Ecole Nationale du pétrole et des moteurs : Sainte Sandrine Rousseau, pardonnez-lui, il ne savait pas ce qu'il faisait, mais rassurez-vous, la devise de cette école est désormais « L'école de l'innovation énergétique et de la mobilité durable » ! C'est donc durant ces études que tu répondis enfin à l'appel de Dieu.

Suit alors le début de ton sacerdoce (Saint-Pierre à Champagne, Suisse, Charente, Saint-Pierre à nouveau, Évêque aux Armées et Strasbourg) qui fut rappelé brillamment par François d'Orcival, mais dont les règles qui s'imposaient à toi ne te permirent pas de nous retrouver avant 2007.

C'est en effet cette année que je te redécouvre lors du trentième anniversaire de notre promotion que mon co-kessier, Philippe Charaix ici présent, et moi-même avons organisé à Toulouse. Tu acceptes avec plaisir de célébrer une messe ouverte à tous nos camarades de promotion au couvent des Jacobins de

Toulouse. Pour tous ses participants, cette messe fut un moment absolument magique, grâce notamment à ta grande simplicité que nous redécouvrons et à la profondeur de tes paroles que nous entendions dans de telles circonstances pour la première fois. Depuis lors, manifestant ainsi les liens forts que tu as conservés avec tes camarades de promotion, tu as toujours honoré de ta présence tous nos grands anniversaires de promotion qui ont suivi, à Nîmes en 2012, à Bordeaux en 2017 et surtout à Strasbourg en septembre 2022. Là, grâce à ton aide et à celle de Michèle Cardoso, ta très fidèle assistante à l'archevêché de Strasbourg ici présente, les 142 camarades et conjoints présents à cet anniversaire ont passé quatre jours merveilleux de découverte de Strasbourg et de sa région.

Comme tu le sais, nous avons suivi de près ton départ de Strasbourg sans que notre confiance en toi en fut atteinte, de quelque manière que ce soit, car nous te connaissons bien.

Enfin, c'est un très grand honneur que tu m'as accordé en me demandant d'être le Président de ton Comité de soutien au titre de cette cérémonie. J'ai accepté sans difficulté, même si j'ignorais tout de cette fonction et de ce qu'elle implique. Dieu seul sait, si j'ose dire, qu'elle m'a bien occupé durant ces derniers mois, en liaison étroite avec l'Académie et Michèle. Mais c'est aujourd'hui l'aboutissement de cette tâche et le plus agréable.

Je souhaite tout d'abord remercier la chorale de l'École Polytechnique et son directeur, Patrice Holiner, pour leur interprétation de quelques morceaux qui caractérisent ta vie : l'École Polytechnique, l'armée et la religion.

Je tiens également et surtout à remercier l'ensemble des donateurs, membres du comité de soutien, dont nombre d'entre eux sont malheureusement absents aujourd'hui, pour leur générosité sans laquelle cette cérémonie n'aurait pas pu se tenir et cette croix être remise.

Tu as souhaité que le surplus de générosité soit versé à ton abbaye

formatrice, Saint-Pierre à Champagne. Nous aurons le grand plaisir de le faire prochainement.

Enfin, comme vous le savez, il est de tradition qu'un académicien reçoive une épée, sauf lorsqu'il s'agit d'un homme d'église. J'ai donc le plaisir de t'offrir l'épée d'un académicien ecclésiastique, cette croix pectorale réalisée par un de tes amis, l'orfèvre d'origine géorgienne Goudji, ici présent avec son épouse. Son histoire personnelle mériterait un roman, mais ce n'est pas ici le lieu de le raconter. Sachez simplement qu'après son mariage avec Katherine Barsacq, fille d'André Barsacq, grand dramaturge et directeur de théâtre qui aurait sans doute mérité de connaître ces bancs, Goudji s'installe en France grâce à l'intervention personnelle du Président Pompidou.

En choisissant Goudji pour la réalisation de cette croix, tu ne pouvais pas mieux faire car, comme toi aujourd'hui, il est un pont parfait entre la religion et l'Académie.

Tout d'abord, Goudji est un spécialiste de l'art religieux depuis plus de quatre décennies. C'est ainsi que tu l'as rencontré à l'abbaye de Saint-Pierre à Champagne où il créa la totalité de son mobilier religieux que l'on peut admirer sur les écrans. Tu l'as alors naturellement choisi pour créer ta crosse d'évêque en 2009, et de nouveau aujourd'hui pour ta croix d'académicien.

Mais Goudji est également un grand habitué de ces lieux. En effet, il a créé nombre d'épées d'académiciens de personnages illustres dont celles d'Hélène Carrère d'Encausse Raymond Barre, et même ... celui à qui tu succèdes, Jean Cluzel.

Portée sur la poitrine, la croix pectorale désigne un évêque ou un archevêque. D'un poids total de 290 g dont 145 g d'argent, réalisée en forme de croix grecque, son recto présente une colombe irradiant de la Croix, symbole de l'Esprit-Saint. Son verso présente l'escarboucle, emblème dès le Moyen Âge de la

Congrégation des Chanoines Réguliers de Saint-Victor à laquelle tu appartiens. Comme chacun le sait ici sous la Coupole, *escarboucle* vient du latin *carbunculus* qui désigne le charbon ardent. En héraldique, elle est stylisée en une étoile à huit rais terminés par des fleurs de lys. Pour les moines de St Victor, l'escarboucle représente, au sens spirituel, la charité embrasée. Enfin, sur l'un des côtés de la croix, nous pouvons lire l'expression « Est, Est », la devise que tu as choisie lors de ta consécration épiscopale en 2009, qui peut se traduire par « Oui, Oui ». Cette devise fait référence à un passage de l'évangile de Matthieu, extrait du Sermon du Christ sur la montagne : « Que votre *oui* soit *oui*, que votre *non* soit *non*, tout le reste vient du démon ».

Les matériaux utilisés dans cette croix n'ont pas été choisis au hasard :

- l'Argent, pour la Pureté,
- la Nacre, symbole de la Résurrection,
- la Sodalite, couleur du voile de la Vierge,
- l'Onyx, comme l'une des portes de la Jérusalem Céleste,
- la Serpentine, qui incite à la Méditation,
- le Cristal de Roche, pour sa Clarté éternelle
- et l'Aventurine, symbole de l'Espérance.

Tous ces matériaux caractérisent parfaitement tes valeurs, ta personnalité et, en un mot, ta personne.

Il est temps désormais, mon Cher Luc, que je te remette cette croix, désormais symbole de ton appartenance à cette très noble académie, distinction de la République parfaitement méritée et qui, je l'espère, te permettra de retrouver les hauteurs auxquelles tu aspires et le temps de la réflexion qui te convient si bien !

COMITÉ D'ORGANISATION

Sous la Présidence de Mr Olivier Martin (IGA 2S)

Kessier de la Promotion X77

Président de la Confédération Amicale des Ingénieurs de l'Armement

Monsieur Jean-Baptiste CUISINIER

Fondateur et dirigeant de fonds de capital investissement

Monsieur Bruno MASSIET du BIEST

Entrepreneur, Vice-Président de Phenix Groupe

Monsieur Pierre TAPIE

Entrepreneur, Président de PAXTER SAS

Monsieur Olivier ZARROUATI

Entrepreneur



Liste des membres du Comité de soutien

Général Stéphane ABRIAL
Madame Marilyne ALBERTINI
Madame Michèle ALLIOT-MARIE
Père Philippe AMECY
Madame Maria ANDRIAMALA
Monsieur Bruno ANGLES
Père Jean Robert ARMOGATHE
Madame Souâd AYADA
Monsieur et Madame Bertrand BAKKAUS
Monseigneur Philippe BALLOT
Monsieur Gilbert BAUER
Monsieur et Madame Philippe BEAUFOUR
Monsieur Gilles BECHETOILLE
Monsieur et Madame Stéphane BEEMELMANS
Madame Jeannine BELDENT
Docteur Marc BENSOUSSAN
Monsieur Marion-Jacques BERGTHOLD
Monsieur et Madame Laurent BILLES GARABEDIAN
Monsieur François BLANC
Général Didier BOLELLI
Monsieur Julien BONOMI
Monsieur et Madame Bruno BONY
Monsieur le préfet Stéphane BOUILLON
Monsieur et Madame Antoine BOUVIER
Monsieur Yves BRULEY

Monsieur et Madame Jacques BRUNEL
Madame Anne BUCHELI
Madame Dominique CABARET
Monsieur Francois CADI
Monsieur et Madame Christophe CALLIES
Monsieur et Madame Thierry CAMBOURNAC
Monsieur François CANIVET
Madame Michèle CARDOSO
Monsieur et Madame Michel CARRÉ
Monsieur et Madame Thierry CASPAR-FILLE-LAMBIE
Monsieur et Madame Bernard CHAINE
Monsieur et Madame Henri CHAMBON
Monsieur Philippe CHARAIX
Monsieur et Madame Emmanuel CHAVASSE-FRETAZ
Communauté des Augustines
Madame Dominique CORNALI
Monsieur et Madame Olivier COUPRY
Monsieur et Madame Henri COURTES-LAPEYRAT
Monsieur et Madame Bruno CUCHE
Monsieur et Madame Jean-Baptiste CUISINIER
Monsieur Jean-Marc DAILLANCE
Monsieur et Madame Jean-Marie DANION
Monsieur et Madame Bruno DARY
Général Olivier de BAVINCHOVE
Monsieur et Madame Gilles de BECDELIEVRE
Monsieur Jean de CASTRIES
Monsieur Jacques-François de CHAUNAC-LANZAC
Monsieur et Madame Loïc de COQUEREAUMONT

Monseigneur Renauld de DINECHIN
Monsieur Christophe de DREUILLE
Monsieur et Madame Charles de FOLLIN
Monsieur Louis-Aimé de FOUQUIÈRES
Madame Beatrix de GALARD
Monsieur et Madame Erwan de GOUELLO
Madame Agnès de LAGOUTTE
Monsieur François de MAZIERES
Monsieur et Madame Henry de MEDLEGE
Monsieur George de MENIL
Madame Solange de NAZELLE
Monsieur Christian de ROCQUIGNY
Général Christophe de SAINT CHAMAS
Monsieur le Préfet Amaury de SAINT QUENTIN
Général Bruno de SAINT SALVY
Madame Yves de TALHOUET
Madame Marie-Laure DEBIN
Monsieur et Madame Eric DEBROECK
Monsieur le Chanoine Didier Michel DEHAN
Monsieur Jérôme des LAURIERS
Monsieur et Madame Alain DESPESSE
Monsieur et Madame Geoffroy DESROUSSEAU de MEDRANO
Monsieur et Madame Guy DEVIENNE
Madame Isabelle DILLMANN
Monsieur et Madame Jean DORON
Monsieur et Madame Laurent DOUCET
Maître Jean-Claude DUE
Monsieur Mathieu DUHAMEL

Monsieur et Madame Jean-François DUHOT
Madame Isabelle DUPARCQ
Madame Gemma DURAND
Madame Céline DUTRUC-ROSSET
Monsieur et Madame Rémy ENFRUN
Madame Marie-Noëlle FABRE
Monsieur Pierre-Antoine FERRACIN
Amiral Loïc FINAZ
Monsieur et Madame Alain FLOURENS
Amiral Pierre-François FORISSIER
Général Paul FOUILLAND
Madame Danielle GELDWERTH
Monsieur et Madame Michel GELIS
Monsieur l'Abbé Yves GENOUVILLE
Monsieur Patrick GÉRARD
Monsieur Thierry GHERA
Monsieur et Madame Marin GILLIER
Monsieur Guy GIRARDON
Monsieur le Chanoine Christian GOUYAUD
Monsieur et Madame Bernard GRAVOT
Monsieur et Madame Frédéric GRIOT
Monsieur et Madame Roland GROZ
Madame Florence GUERY
Monsieur Philippe HAYEZ
Monsieur et Madame Philippe HELLO
Monsieur Patrick HETZEL
Monsieur et Madame Samuel HEUZE
Général Jean-François HOGARD

Monsieur et Madame Jean Damien HURET
Madame Pascale IZERABLE
Monsieur et Madame Nicolas JACHIET
Monseigneur Denis JACHIET
Monsieur et Madame Frederic JANVIER
Monsieur et Madame François JONQUIER
Monsieur Fabian JORDAN
Monsieur et Madame Thomas JOUVÈNE
Monsieur et Madame Lai KAMARA
Madame Hélène KATZ
Monsieur et Madame Philippe KOEBEL
Monseigneur Bertrand LACOMBE
Monsieur et Madame André LANATA
Madame Hélène LANDART
Monsieur Jean-Louis LANDRIVON
Monsieur André LAURENT
Madame Isabelle LAVIELLE
Monsieur Loïc LE CORRE
Monsieur l'Abbé Alexander LEONHARDT
Maître Francis LIMON
Monsieur et Madame François LOBIT
Monsieur et Madame Pierre LOIRET
Monsieur Pierre LOISON
Monsieur et Madame Marc MAGGIOLI
Général Gratien MAIRE
Monsieur François MAISONROUGE
Monsieur et Madame Christian MALAVIELLE
Madame Marie-Jeanne MANCEBO

Général Jean-Philippe MARGUERON
Monsieur et Madame François MARIE
Monsieur et Madame Hervé MARITON
Monsieur et Madame Olivier MARTIN
Monsieur et Madame Yves MARTRENDAR
Madame Monique MARX
Monsieur et Madame Bruno MASSIET DU BIEST
Madame Claire MATHON
Monsieur Nicolas MATT
Monsieur et Madame Jean-François MATTEI
Madame Azza MEGARBANE
Madame Alexandra MERINO
Monsieur et Madame Jean-Michel MESLAND
Général Bernard METZ
Monsieur et Madame Bertrand MEUNIER
Monsieur et Madame Valence MKOJERA
Monsieur et Madame Vincent MONTAGNE
Monsieur et Madame Christian MOUYCHARD
Monsieur et Madame Serge MUCETTI
Monsieur et Madame Emmanuel MUNOZ
Monsieur le Chanoine Didier MUNTZINGER
Monsieur et Madame Jean-Pierre NICOL
Monsieur Bruno NORTH
Monsieur et Madame Marc OLLIER
Monsieur et Madame Charles PARADIS
Monsieur Laurent PARIS
Madame Sylvie PASTEL
Monsieur Eric PAUCHON

Madame Caroline PIGOZZI
Monsieur Gilles PINDAT
Monsieur Frédéric POCHET
Monsieur Jean PONCET
Monsieur Olivier PRATS
Madame Isabelle PRIOUX
Monsieur Maurice QUENET
Monsieur Benoit QUESSON
Monsieur et Madame Bertrand RACT-MADOUX
Monsieur et Madame Pierre RAVEL
Monsieur et Madame André RENAUDIN
Monsieur et Madame Laure RIBAUT
Monsieur et Madame Raymond ROCHAIS
Monsieur et Madame Pierre ROMEUF
Monsieur et Madame Bernadette ROQUE
Monsieur Luc ROUSSEAU
Docteur Bernard ROUVIER
Monsieur et Madame Sébastien ROUX
Monsieur et Madame Geoffroy SARTORIUS
Monsieur Patrick SAYER
Monsieur et Madame Dominique SCHALLER
Monsieur Raphaël SCHELLENBERGER
Madame Isabelle SCHLIENGER
Monsieur le Préfet Cyrille SCHOTT
Monsieur et Madame Richard SÉGUIN
Monsieur François-Xavier SERRAZ
Monsieur et Madame François SIMONNET
Monsieur Laurent STEFANINI

Monsieur Xavier STEINER
Père Michel STEINMETZ
Monsieur et Madame Pierre TAPIE
Monsieur et Madame Patrick TEJEDOR
Madame Françoise THIBAUT
Madame Pascale THIOLLIER
Monsieur et Madame Jean TOUSCH
Général Olivier TRAMOND
Monsieur et Madame Stéphane TREPPOZ
Madame la Préfète Pascale TRIMBACH
Monsieur VANDENBROUCKE
Monsieur et Madame Jérôme VAYSSE
Monsieur et Madame Bernard WEULERSSE
Monsieur Arnaud WIART
Général Jean-Philippe WIRTH

